

PREMIÈRE PARTIE

C'est en me présentant chez lui à l'improviste que j'appris que Simon Beeker était mort depuis quatre mois. Ne lisant plus les rubriques nécrologiques des journaux, j'avais raté l'annonce de son décès.

Lors de ma précédente visite, début 1991, il avait soixante-quatorze ans. Je l'avais trouvé dans son bureau aux teintes rouge sombre, bien calé dans son fauteuil en cuir défraîchi, en train de dévorer une biographie dont il faisait craquer la reliure. Toute sa vie, il avait fait preuve de cette même avidité. Déjà enfant, dès que ses diverses petites occupations lui en laissaient le loisir, il prenait le premier texte qui lui tombait sous la main et filait dans la chambre d'Andrew pour lire une page ou deux en cachette.

À présent, c'est dans son bureau que trônait la bibliothèque d'Andrew. Celui-ci l'avait héritée de sa tante et, malgré son style Eastlake quelque peu démodé, il y était très attaché car elle était suffisamment profonde pour contenir deux rangées de livres. Lorsqu'il avait quitté la maison pour faire son droit, Andrew avait autorisé sa mère à vendre ou à donner tout ce qu'il ne pouvait pas emporter avec lui ; il s'était ainsi séparé de dizaines d'ouvrages, de plusieurs costumes de bonne coupe ainsi que de la fameuse bibliothèque. Emmaline, la femme de

chambre, s'était dite intéressée par les livres d'histoire, et Andrew avait insisté pour qu'elle les prenne tous. Emmaline les avait ensuite cédés à son petit-fils Simon, un jeune homme dégingandé à l'esprit curieux.

Ce jour-là, je ne m'étais guère attardée. Je n'avais pas revu la bibliothèque depuis une éternité, et l'odeur de renfermé qu'exhalaient ses étagères m'avait rendue nerveuse, comme si elle me renvoyait à ma propre solitude. Au moment où je me retirais sans bruit, la femme de Simon était entrée dans la pièce pour lui apporter une tasse de café et lui avait demandé s'il n'avait pas senti un courant d'air. Il avait tourné vers elle son visage grave empreint de sagesse et lui avait répondu que non.

Et voilà que, douze ans plus tard, il était mort. J'avais éprouvé malheureusement trop tard le besoin de le revoir.

Je compris que je ne reverrais plus Simon lorsque, en approchant de sa petite maison, j'aperçus un écriteau portant la mention *À VENDRE* écrite à la main. Des voitures stationnaient de part et d'autre de la rue, et le jardinet devant l'entrée était encombré de livres, d'ustensiles de cuisine, de linge et de meubles. Jouant des coudes au milieu de ce bric-à-brac, des gens seraient dans leurs bras divers objets ayant appartenu à Simon avec un désir d'appropriation manifeste.

La bibliothèque était là, elle aussi, en parfait état. C'était le seul meuble ancien. Un petit homme chaussé de binocles s'avança, se mit à genoux dans une attitude révérencieuse et ouvrit les deux tiroirs pour les examiner. Un filet de poussière semblable à la fumée d'une mèche de bougie mal éteinte s'échappa de leur cavité obscure. Je n'avais pas senti

cette odeur depuis fort longtemps mais, cette fois, je ne fis rien pour m'y dérober.

L'espace de quelques instants, le parfum lointain d'Andrew flotta dans l'air. Je pris une profonde inspiration afin d'en conserver le souvenir, puis me posai enfin la question que j'avais jusqu'alors chassée de mon esprit : qu'avait-il bien pu lui arriver ?

L'odeur d'Andrew céda la place à une autre, plus forte et pourtant moins pénétrante. C'était celle de Simon, dont les mains, pendant ma si longue absence, avaient marqué le bois d'une patine foncée. Je me dis qu'il aurait aimé que l'on veille sur cette bibliothèque, et me postai au milieu des courants d'air pour monter la garde.

La matinée touchait à sa fin lorsqu'un couple déambulant au milieu des quelques objets qui n'avaient pas encore trouvé acquéreur s'approcha. La jeune femme remarqua le meuble qui se dressait fièrement à l'ombre d'un arbre. Elle ouvrit ses panneaux vitrés et se pencha à l'intérieur pour jeter un œil aux étagères. Aussitôt, un arôme réconfortant de tabac à pipe et de cannelle l'enveloppa.

— Elle serait parfaite chez nous, tu ne trouves pas, Scott ? demanda-t-elle à son compagnon. Elle est en excellent état. Et puis j'adore son odeur.

— Les dimensions conviendraient, estima l'homme après l'avoir mesurée rapidement. Et je dois reconnaître qu'on n'en a pas encore vu d'aussi belle.

— Attends, il y a quelque chose au fond, là, commenta la femme en se penchant dans le meuble, si menue qu'on aurait pu croire qu'elle allait disparaître.

Elle réapparut et se retourna, tenant un petit livre intitulé *Sexualité et méthodes de contraception* qu'elle se mit aussitôt à feuilleter. Elle tomba sur un

passage qui traitait de l'insatisfaction féminine et des maladies nerveuses, et agrippa le bras de son compagnon pour le lui montrer.

— Il me faut ce livre, annonça-t-elle d'un air résolu. Il complétera utilement les notes que j'ai prises lors de nos journées de sensibilisation à la fac. Tu te rappelles ? ajouta-t-elle, les yeux brillants.

— Et comment ! s'exclama son compagnon en lui prenant le livre des mains pour le consulter à son tour. Quelle chance que ces fanatiques ne t'aient pas complètement embrigadée... Dis-moi, Amy, tu savais que certaines femmes utilisaient du désinfectant pour leur toilette intime ?

— Du désinfectant ? Fais voir.

Amy me plut tout de suite ; je trouvais qu'elle me ressemblait. Quant à lui, il m'était sympathique. La nature impulsive de sa compagne ne semblait pas l'effrayer le moins du monde. Ils formaient un couple adorable. Amy remit l'opuscule à sa place et entreprit d'inspecter la structure du meuble.

— Elle vous plaît ? s'enquit l'une des petites-filles de Simon, dont le regard était aussi calme et posé que celui de son grand-père. Maman ? On demande combien pour la bibliothèque ?

— Cinq cents, répondit une femme en passant la tête par la porte d'entrée de la maison.

Amy plongea une main dans son sac fourre-tout. Un petit calepin s'en échappa, que Scott rattrapa au vol.

— C'est que... j'ai peur de ne pas avoir assez de liquide sur moi, dit-elle. Est-ce qu'on peut vous faire un chèque ?

— Normalement, on ne prend pas les chèques, mais vous m'avez l'air honnêtes, répondit la petite-fille de Simon en posant la boîte contenant l'argent de

la vente pour remonter les manches de son ample sweat-shirt. Vous savez, mon grand-père était très attaché à cette bibliothèque. J'espère que vous en prendrez soin.

— Vous êtes sûrs de vouloir la vendre ? demanda Amy.

— Oh, vous savez, dans ma famille on n'aime pas beaucoup ce genre de meubles anciens. Il est temps pour elle de trouver un nouveau foyer !

Scott expliqua à la jeune femme qu'ils souhaitaient qu'elle leur soit livrée chez eux, à Baton Rouge. Celle-ci sortit de sa poche un papier et un crayon.

— Ma mère s'appelle Sarah Washington, leur dit-elle. Vous pouvez établir le chèque à son nom. Je vous note son numéro de portable pour que vous vous mettiez d'accord sur les formalités de livraison.

— Parfait. Je vous donne également nos numéros de téléphone, au cas où, répondit Amy en inscrivant sur un autre papier leurs noms en lettres capitales : Amy Richmond et Scott Duncan.

Elle le tendit avec le chèque à la jeune femme, puis ils prirent congé.

Scott passa son bras autour des épaules d'Amy, qui se laissa aller contre sa poitrine.

— Eh bien, voilà une affaire rondement menée, dit-elle d'un air satisfait.

— Avec en prime un livre d'éducation sexuelle de la fin du siècle dernier !

— Qui traite aussi de contraception...

— Ça, ça risque de ne pas beaucoup nous servir, plaisanta-t-il.

En bêchant le jardin devant l'entrée de la maison pour y planter quelques fleurs, Amy tomba de nouveau sur un jeu de billes. Elle rentra se faire couler un

bain et les déposa en passant dans une coupelle sur la table basse. Je pris celle qui me plaisait le plus, un œil-de-chat bleu nuit, et me mis à la faire rouler par terre.

— Il va falloir qu'on achète une souricière, lança Scott qui, dans la pièce attenante, farfouillait dans la bibliothèque à la recherche d'un dictionnaire.

— Pourquoi ça ?

— Tu n'entends pas ? J'ai l'impression qu'une souris est en train de jouer avec tes billes.

Il lui raconta qu'une fois, lorsqu'il était enfant, un bruit l'avait réveillé en pleine nuit et qu'il avait surpris une mignonne petite souris assise sur son arrière-train, tenant une bille entre ses pattes. Décidément, ce jeu devait les attirer, conclut-il.

Je l'entendis passer du salon à la chambre. D'une voix assez forte pour couvrir le bruit de l'eau qui coulait, il reparla à Amy du bébé. Au cours de ces derniers jours, il avait déjà évoqué le sujet plusieurs fois.

— Tu comprends, c'est le printemps, dit-il. La nature reprend ses droits.

— Je croyais que la saison du rut, c'était en automne !

— Pas pour tout le monde, ma chérie.

Décidément, ce Scott m'était fort sympathique.

L'odeur du repas se répandait jusque dans le salon : des crevettes frites à l'ail accompagnées de quelques pâtes. J'avais bien du mal à résister à la tentation...

— Dis-moi, Amy, pourquoi as-tu tout dérangé dans l'armoire ? demanda Scott avec une pointe d'irritation.

Depuis deux semaines que j'étais là, leur goût de l'ordre en avait pris un sacré coup. Les affaires

changeaient de place, la radio de fréquence, et l'on retrouvait des livres ouverts partout. Sans parler des billes qui roulaient dans tous les sens... La perplexité de mes hôtes m'amusaient au plus haut point.

La première semaine, ils avaient passé leur temps à s'accuser l'un l'autre, éteignant la télévision ou la radio qui s'étaient mises en route de manière intempestive. À trois reprises au moins, Scott avait changé les piles des télécommandes, jusqu'à ce que je les retire carrément... Ce jour-là, ils étaient restés interdits au milieu de la pièce, puis étaient partis d'un grand fou rire. L'instant d'après, ils s'étaient retrouvés tendrement enlacés, leurs vêtements jonchant le sol.

C'était cette spontanéité qui leur manquerait le plus, pensais-je. Et c'était sans doute la raison pour laquelle ils ne parvenaient pas à se décider à faire un enfant. Pour forcer le destin, je fus tentée de faire des trous dans son diaphragme avec une épingle et de laisser les préservatifs en plein soleil. Mais cela aurait été contraire à mes principes ; j'avais décidé de ne jamais intervenir de manière aussi directe dans la vie des gens.

Une heure plus tard, Scott apparut au salon, dans le plus simple appareil et tenant un verre de jus d'orange à la main. Ses épaules larges et musclées me rappelaient celles d'Andrew. J'étais en train de m'amuser à faire tourner les billes en orbites autour du ventilateur accroché au plafond et, sous le coup de l'émotion, j'en laissai tomber une. Scott leva la tête et un peu de jus d'orange se répandit sur son menton. L'espace d'un instant, je fus tentée de le recueillir du bout de la langue. Mais je m'abstins, sachant que la vision du liquide en suspension dans l'air lui flanquerait une frousse terrible.